

DES « SALAUDS »  
ÉTHOS ET INTERDISCOURS DANS *CAUSEUR*<sup>1</sup>

François Provenzano

Le désignant de « nouveaux réactionnaires », utilisé dans le cadre d'un discours scientifique, appelle inévitablement l'usage des guillemets. Ces marques permettent une mise à distance prudente de termes fortement chargés idéologiquement, mais font surgir du même coup d'autres difficultés. Si les guillemets servent à dire : « *ceux qu'on appelle* les "nouveaux réactionnaires" », ils invitent à identifier ce *on* énonciateur rapporté, et surtout à préciser le lien qu'il convient (ou non) de postuler entre ce *on* et le locuteur premier du discours scientifique, à savoir le chercheur lui-même. Celui-ci est-il un simple orchestrateur des voix du discours social, ou bien y *répond-il*, et si oui, de quelle manière ? En outre, l'usage des guillemets recèle un autre piège, dans la mesure où le procédé de la reprise, de la délégation de point de vue, de la citation enchâssée, du renvoi interdiscursif, est précisément l'un des traits caractérisant la rhétorique des discours prise ici pour objet. L'hypothèse qui sera développée dans les lignes qui suivent est que ce trait concentre une bonne part de la charge polémique desdits discours.

Cette hypothèse sera mise à l'épreuve d'un support médiatique sans doute peu spontanément associé à l'analyse de discours d'idées, mais qui joue pourtant un rôle fondamental dans la structuration de l'espace idéologique français : la presse magazine, et en particulier le titre *Causeur*. Un autre fil conducteur de la présente démarche consistera notamment à se demander si l'on peut identifier ce qui fait d'un titre de presse magazine un organe réactionnaire ; autrement dit, à cerner ce qui, dans les formats rhétoriques exploités dans ce secteur médiatique précis, plutôt que dans les positions politiques affichées explicitement, situe un discours sur un éventail idéologique.

### Préalables méthodologiques

La méthodologie utilisée sera celle, globalement, de l'analyse rhétorique des discours, telle qu'elle est aujourd'hui principalement représentée dans l'espace francophone par Marc Angenot et Ruth Amossy. Depuis *La Parole pamphlétaire*<sup>2</sup> jusqu'au récent *Apologie de la polémique*<sup>3</sup>, il est curieux de constater l'ampleur qu'a prise l'étude des discours polémiques dans le champ des études rhétoriques<sup>4</sup>, au point que la discipline s'affiche aujourd'hui elle-même en défense de la polémique. Ces travaux ont touché bien sûr au discours médiatique<sup>5</sup>, mais en considérant ce dernier comme la chambre d'écho de polémiques ou de contrastes idéologiques qui lui préexistaient (et qu'il pouvait éventuellement lui revenir d'exacerber ou de détourner), ou encore comme le lieu d'irruptions ponctuelles de violence verbale. Or, il

---

<sup>1</sup> Cet article a bénéficié de la lecture attentive et des conseils précieux d'Alain Rabatel et de Sarah Sindaco. Qu'ils en soient ici chaleureusement remerciés. Toutes les erreurs sont de l'auteur.

<sup>2</sup> Marc Angenot, *La Parole pamphlétaire. Contribution à la typologie des discours modernes*, Paris, Payot, coll. « Langages et sociétés », 1982.

<sup>3</sup> Ruth Amossy, *Apologie de la polémique*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « L'interrogation philosophique », 2014.

<sup>4</sup> Voir l'imposant dossier bibliographique annoté rassemblé par l'équipe ADARR (sous la responsabilité de Sylvie Housiel et Maria Brilliant, avec la collaboration de Dominique Garand), sur le site de l'équipe (URL : <http://humanities.tau.ac.il/adarr/fr/2013-01-31-10-45-33/le-discours-polemique>).

<sup>5</sup> Voir notamment Ruth Amossy et Marcel Burger (dir.), *Semen*, n° 31 : « Polémiques médiatiques et journalistiques. Le discours polémique en question(s) », avril 2011 ; Benoît Grevisse et Annick Dubied (dir.), *Recherches en communication*, n° 20 : « La polémique journalistique », 2003.

s'agira plutôt ici d'examiner la manière dont un dispositif médiatique peut *en lui-même* être porteur d'un éthos polémique, et **l'ériger** en valeur définitoire.

Pour saisir cette dynamique, il est indispensable de situer le titre examiné dans le jeu structural distinctif au sein duquel il prend sens. Ainsi, pour qui parcourt des yeux l'étal d'un libraire en France aujourd'hui, au rayon des magazines d'opinions et de société, il peut être frappant de constater la parenté qu'entretient le titre *Causeur* avec son homologue (au sens bourdieusien du terme) *Causette*, magazine explicitement féministe, mais d'un féminisme ajusté aux enjeux de la société contemporaine<sup>6</sup>. Il apparaît alors que la compréhension de ce que peuvent éventuellement être les « nouveaux réactionnaires » n'est possible que si l'on replace leur discours dans la dynamique dialogique qui se noue avec ses antagonistes, en somme si l'on renonce à caractériser positivement les « nouveaux réactionnaires », pour plutôt tenter de comprendre en quoi ils entendent répondre aux « nouveaux progressistes », et notamment aux « nouvelles féministes » que représente notamment le magazine *Causette* (qui lui-même fustige abondamment les « nouveaux réactionnaires »).

Il y aurait beaucoup à dire sur la confrontation de deux pages de Une de chacun de ces titres ; par exemple celles des numéros de rentrée de septembre 2014. On y voit, chez *Causeur*, le visage à moitié masqué d'un djihadiste en tenue de combat, qui pointe son arme vers l'objectif ; l'image est de mauvaise qualité et possède un grain très pixellisé. Chez *Causette*, une comédienne vêtue des attributs caricaturaux de la bourgeoise catholique (collier de perles, longue jupe plissée, diadème et chemisier) prend la pose dans un sourire figé et, le regard un peu psychopathe fixé vers l'objectif, elle brandit de ses deux mains fermes, prêtes à s'en servir, une batte de base-ball. Ces deux Une contrastent d'abord par l'axe, linguistiquement marqué, qui sépare le masculin *Causeur* du féminin *Causette* ; le même choix de représenter « l'ennemi idéologique » (ainsi que la violence et la frontalité de cet ennemi) – d'un côté le djihadiste indépendant, de l'autre la nostalgique de Pétain –, mais la représentation très contrastée, en termes de choix formels, de ces deux visages de l'ennemi – d'un côté l'autoportrait récupéré de Twitter, avec son effet de fragment de réalité brute, de l'autre la pose volontairement artificielle et caricaturale ; ou encore les jeux de mots des deux titres (« L'été de tous les djihads » chez *Causeur*, « Enfants de Pétain ! » chez *Causette*), véritable loi du genre dans la presse magazine, qui pousse le lecteur à un décodage en fonction de ses propres références et réflexes encyclopédiques – d'un côté l'insulte « Enfants de putain », de l'autre l'amalgame entre « djihads » et « dangers »<sup>7</sup>.

Le jeu dialogique est encore plus frappant lorsqu'on trouve, dans les pages de *Causette*<sup>8</sup>, à la rubrique « On a testé pour vous », un reportage en immersion de l'une des rédactrices du magazine dans un « Séminaire de Saine Hétérosexualité », où le journal a beau jeu de railler la ringardise idéologique du stage d'une association évangélique, vécu de l'intérieur. Or, c'est exactement le même dispositif de l'agent infiltré que l'on trouve dans un numéro de *Causeur*<sup>9</sup>, où, sous le titre inspiré « Le Gender et ses gendarmettes », la journaliste rend compte, avec la même ironie facile, de « choses vues chez les féministes radicales de

<sup>6</sup> Comme l'a suggéré Denis Saint-Amand, le jeu dialogique, à partir de la parenté phonétique des titres, pourrait s'appliquer également au titre *Closer*, célèbre magazine dédié aux (pseudo-) célébrités et à leurs (pseudo-) scandales, dont *Causeur* serait en quelque sorte l'envers policé (parce que d'abord francisé par son titre) ; en somme, on pourrait dire que ce que *Causeur* est à *Causette* sur le plan du contenu, il l'est à *Closer* sur le plan de l'expression.

<sup>7</sup> Par écho au titre *L'Été de tous les dangers*, film norvégien paru sorti en 2008, ou à *La Nuit de tous les dangers*, roman de Ken Follett (1991), ou encore à *L'Année de tous les dangers*, film de Peter Weir (1982). Plus généralement, la locution « de tous les dangers » apparaît comme une séquence relativement figée en français ; une simple recherche sur le moteur *Google* en fournit de nombreuses occurrences dans le discours médiatique récent.

<sup>8</sup> *Causette*, n° 48, septembre 2014, p. 44.

<sup>9</sup> *Causeur*, n° 7, novembre 2013, p. 74.

Sciences Po », auprès desquelles elle a assisté à une réunion. Certes, ce format du « On a testé pour vous » est très répandu dans la presse magazine, tous secteurs confondus, mais la fonction de polarisation idéologique est particulièrement active lorsque, comme dans *Causette* et *Causeur*, c'est explicitement chez l'ennemi qu'on s'infiltré, pour donner un gage d'authenticité à la caricature qu'on en fait par ailleurs.

Ce jeu de renvois entre les deux titres pourrait à lui seul faire l'objet d'une analyse approfondie ; il suggère surtout une piste de méthode – à savoir la mise en contraste dialogique – qui sera exploitée dans les pages qui suivent à propos d'un « beau cas » offert par *Causeur*, celui du « Manifeste des 343 “salauds” », paru dans le numéro 7 de novembre 2013. C'est essentiellement à une micro-lecture de ce discours que seront consacrées les pages qui suivent, avec le parti pris assumé de renoncer aux outils d'objectivation sociologiques (et même purement historiques), ou en tout cas en les mettant au second plan par rapport à l'analyse rhétorique, dont on soutiendra qu'elle possède elle-même sa propre fonction d'objectivation.

Avant cela cependant, il est nécessaire d'en passer par une présentation de surface du magazine dans son ensemble, de ses formats, de ses topiques.

### ***Causeur* : topiques et formats**

La diffusion en kiosques de la version papier du magazine *Causeur* ne date que d'avril 2013. Sans pouvoir disposer encore de chiffres de vente officiels, on sait que le titre a commencé avec un tirage de 40.000 exemplaires<sup>10</sup>. Avant cette date, le magazine connaît une première vie uniquement en ligne, depuis novembre 2007<sup>11</sup>, pour être très vite proposé parallèlement en abonnement papier à la demande depuis 2008, et enfin être distribué en kiosques, selon une périodicité mensuelle et avec un tout nouveau format éditorial (et une nouvelle numérotation), depuis avril 2013 donc.

C'est uniquement à cette version distribuée en kiosques que s'est attachée l'analyse qui suit, essentiellement parce qu'elle signale le positionnement clair de l'organe par rapport à des titres comparables, également distribués en kiosques, comme *L'Obs*, *L'Express*, *Le Point*, etc.

C'est en effet dans ce créneau de la presse généraliste d'actualité et d'opinion que se situe *Causeur*. Le magazine propose des dossiers sur des sujets de société (le « désordre moral », la France et l'Europe, les rapports entre la justice et la politique, la dictature du « politiquement correct »), accompagnés de rubriques d'actualités d'une part, de culture d'autre part. La longueur des articles tranche avec les formats de plus en plus brefs de ce type de presse. L'éditorial est souvent signé par l'un des deux animateurs du magazine, la journaliste Élisabeth Lévy et l'historien Gil Mihaely, mais d'autres rubriques mettent fortement en avant des individualités associées au magazine : Alain Finkielkraut jouit mensuellement d'un espace qui reproduit ses chroniques pour la Radio de la communauté juive (RCJ) ; Basile de Koch, époux de Frigide Barjot et sorte d'humoriste dandy se voulant à mi-chemin entre Jules Renard et Des Esseintes, joue la carte du narcissisme assumé dans sa rubrique « Le moi de Basile » ; enfin l'essayiste Roland Jaccard publie en fin de numéro ses

<sup>10</sup> Chiffres : URL : <http://www.offremedia.com/>. Par contraste, *Causette*, créé en mars 2009, vante aujourd'hui un chiffre de diffusion totale payée autour de 70.000 exemplaires par numéro – un peu moins que *Moto Magazine* (85.000), mais plus que *Lire* (57.000) (chiffres : URL : <http://www.ojd.com/>). Pour avoir encore un ordre de grandeur (et de mesure) de l'importance relative du lectorat de la presse magazine, on s'avisera que la vente hebdomadaire (semaine du 24 au 30 novembre 2014) du best-seller actuel, *Charlotte*, le dernier roman de David Foekinos, prix Renaudot 2014, tourne autour de 17.000 exemplaires, tandis que le cumul mensuel aboutit à 54.000 unités (chiffres : URL : <http://www.edistat.com/analyse.php?ean=9782070145683>).

<sup>11</sup> La notice Wikipédia de *Causeur* avance, pour le site, une audience de 250.000 visiteurs uniques mensuels en moyenne annuelle 2010, sans que ce chiffre puisse être confirmé par d'autres sources.

« Carnets », à la manière d'un Mauriac dans *L'Express* des débuts. Dans les premiers numéros, une autre rubrique met en avant une personnalité, mais cette fois parmi les contradicteurs du journal : « Viens l'dire ici si t'es un homme ! » – c'est le titre de la rubrique – propose ainsi à chacun « d'explicitier ses divergences avec nous ». Défileront notamment les patrons du *Nouvel Observateur* et de *Marianne* ; manière de spectaculariser la polémique et de recenser les adversaires aux yeux desquels *Causeur* apparaît comme « infréquentable » – le magazine a beau jeu de faire régulièrement état des attaques dont il fait l'objet.

Ces adversaires sont majoritairement eux-mêmes des acteurs du champ médiatique. C'est là l'une des grandes obsessions de *Causeur* : le niveau déplorable du journalisme d'idées en France, et plus précisément son adhésion bornée aux diktats du progressisme (en tête des cibles, le *Grand Journal* de Canal+, *Libération*, *Le Nouvel Observateur*). Ceux que *Causeur* nomme les « ligues de vertu » ou les « missionnaires à paillettes »<sup>12</sup> auraient abdiqué tout sens critique pour relayer dangereusement le conformisme éthique et la bienpensance molle des élites politiques. La gauche, en particulier, est visée pour son prétendu progressisme, qui s'est coupé des classes populaires et de leurs vraies souffrances, pour servir les intérêts et les lubies de bobos désabusés.

En somme, dit *Causeur*, « tout fout l'camp » en France, à commencer par la définition même de ce qu'est la France. Le magazine s'est fait connaître pour ses positions très affirmées sur la question de l'identité nationale, mais aussi pour son opposition au mariage homosexuel, ou son europhobie – et plus précisément sa germanophobie – déclarée<sup>13</sup>. Contre cette dilution des valeurs et cette perte des repères, le magazine prône un retour aux fondamentaux de « notre peuple », notamment par le biais d'une relecture du patrimoine culturel national. Les pages « Culture » sont en effet le lieu où toutes les grandes figures littéraires, musicales, picturales sont révisées à l'aune d'un idéal du classicisme national.

La haute culture sert par ailleurs une autre obsession du journal, à savoir le prophétisme : les grands hommes du passé sont fréquemment pris pour cautions rétrospectives d'un avenir qu'ils avaient prévu aussi noir que le présent dépeint par *Causeur*<sup>14</sup>.

## **Le manifeste et son escorte : les fonctions de l'interdiscours**

On trouve dans le numéro de novembre 2013 beaucoup des caractéristiques à peine qui viennent d'être énumérées. Elles s'y voient cependant concentrées, intensifiées, comme précipitées, par le large écho polémique qu'a connu (et qu'a cherché explicitement à susciter) l'épisode du « Manifeste des 343 “salauds” » dans la sphère politico-médiatique française.

Tout le monde a encore frais à l'esprit le contexte juridique et parlementaire d'octobre-novembre 2013, qui voit l'Assemblée nationale débattre de la « Proposition de loi visant à responsabiliser les clients de la prostitution et à renforcer la protection des victimes de la traite des êtres humains et du proxénétisme » – la loi sera finalement adoptée au début de décembre 2013, mais fait encore l'objet de débats au Sénat. Le 29 octobre, le site du *Monde* met en ligne une tribune réagissant au « Manifeste des 343 “salauds” », inspiré par Frédéric Beigbeder, mais pas encore publié par *Causeur*, qui voulait attendre, pour sa diffusion, la sortie du numéro papier de novembre. Pour faire pièce à leurs confrères journalistes qui n'ont donc pas respecté la tradition de l'embargo, la rédaction de *Causeur* diffuse finalement le texte en ligne le 30 octobre (il est encore aujourd'hui possible de signer la pétition sur le site du magazine), puis évidemment dans sa version papier de novembre, accompagné d'un copieux dossier, qui

<sup>12</sup> *Causeur*, n° 7, novembre 2013, p. 20.

<sup>13</sup> Voir par exemple le dossier publié dans *Causeur*, n° 2, p. 37 et suivantes, intitulé « On n'a pas voté Merkel ! ».

<sup>14</sup> Voir les chroniques sous le titre « Ce que les écrivains du passé ont dit de notre présent ».

revient dès lors aussi sur la polémique qu'a déjà suscitée le manifeste dans les différents médias.

La polémique en question porte, pour l'essentiel, sur deux plans : d'une part, on s'offusque du masculinisme primaire affiché par le texte, qui défendrait pour l'homme la liberté d'aller « aux putes » ; d'autre part, on s'indigne qu'un tel plaidoyer se place sous la référence au célèbre « Manifeste des 343 “salopes” » que le *Nouvel Observateur* (déjà un magazine) publia en 1971, appelant à la dépénalisation de l'avortement et signant une étape phare dans l'histoire des luttes féministes.

Il faut rappeler que le désignant « salopes » – et même l'appellation de « manifeste » – ne sont pas dus aux signataires elles-mêmes, mais à une célèbre caricature de Cabu en couverture de *Charlie Hebdo* (encore un magazine), en avril 1971<sup>15</sup>. Il y a donc, dans le chef de *Causeur*, une reprise au carré, puisque c'est finalement aussi à la satire de *Charlie Hebdo* et à son humour si particulier, prisé par une certaine gauche, que renvoie la mention de « salauds » – le dossier de *Causeur* reprend d'ailleurs en illustration la fameuse couverture de Cabu, avec la légende « en ce temps-là on savait rire »<sup>16</sup> : manière donc de reprendre à son compte le crédit attaché à l'humour provocateur de *Charlie Hebdo*, et de renvoyer l'adversaire à ses propres contradictions. Mais on peut encore parler de reprise au cube, puisque le désignant « salauds », bien mis entre guillemets dans le titre du manifeste, est aussi une manière d'anticiper, en le caricaturant, le discours adverse, anti-masculiniste, donné comme prompt à qualifier de « salauds » des hommes qui vont « aux putes ». Enfin, ce parasitage du discours de l'Autre, via le terme « salauds », peut être lu comme faisant signe également vers le « Salaud » sartrien<sup>17</sup>. Cet usage antonomastique, que *La Nausée* a rendu familier, désigne chez Sartre un sujet « dont l'appartenance sociale conditionne la vie, [...] un chef qui a un être-de-famille, un être-de-classe, un être de droit »<sup>18</sup>. Les « salauds » de *Causeur* donneraient un visage décomplexé, actualisé et libéré à ceux que Sartre peignaient plutôt comme des êtres inauthentiques et pétris d'esprit de sérieux<sup>19</sup>.

Sur ce même thème de la reprise avec détournement, les réactions à la publication du manifeste concernent également le slogan et le logo placés en couverture du dossier, « Touche pas à ma pute », dont la phraséologie et l'iconographie (la paume d'une main ouverte en guise de signal d'arrêt) empruntent de manière transparente au slogan « Touche pas à mon pote », qui en 1985 popularisa l'association SOS Racisme, alors fondée par Harlem Désir.

Quant au texte lui-même, il est intéressant de le confronter avec **et à sa confrontation avec** le texte original du *Nouvel Observateur* de 1971, intitulé « Un appel de 343 femmes ».

Le premier constat, outre l'absence du mot « salopes » dans l'original, déjà commenté, tient à la dénomination générique : « Appel » d'un côté, « Manifeste » de l'autre. Il y a certes la volonté de mimer la phraséologie la plus communément répandue du « Manifeste » pour l'avortement, mais il y a sans doute aussi, plus largement, la volonté de s'inscrire dans un paradigme d'intervention dans la sphère publique associé à la tradition de l'engagement intellectuel. La reprise du slogan « Touche pas à ma pute » va dans le même sens : il s'agit de faire signe à un modèle éprouvé et légitimé de conscience morale de la nation.

Sauf que ce modèle de l'engagement intellectuel est subverti et parasité de l'intérieur. D'abord parce que, par le geste même de son recyclage, il est rendu précisément visible en tant que modèle, slogan, enveloppe, forme vide en somme, dont le réemploi signe

<sup>15</sup> On y voyait posée la question « Qui a engrossé les 343 salopes du manifeste sur l'avortement ? », à laquelle répondait la caricature du ministre Michel Debré : « C'était pour la France ! » – allusion à la politique nataliste prônée alors par Debré.

<sup>16</sup> *Causeur*, n° 7, novembre 2013, p. 53.

<sup>17</sup> Merci à Philippe Roussin pour cette suggestion de lecture.

<sup>18</sup> Fabrice Thumerel, « Salaud », in François Noudelmann et Gilles Philippe (dir.), *Dictionnaire Sartre*, Paris, Honoré Champion, coll. « Dictionnaires & références », 2004, p. 445.

<sup>19</sup> *Ibid.*

automatiquement l'obsolescence (impossible désormais d'utiliser encore le slogan « Touche pas à mon pote » en prétendant l'immuniser de son dérivé). Ensuite parce que l'emploi du mot « pute », emprunté au registre très familier, voire vulgaire, et chargé le plus souvent de connotations péjoratives, renvoie à un point de vue énonciatif qui est comme le double dégradé de celui de l'intellectuel engagé, qui endosserait, au lieu du rôle de conscience morale, celui de la canaille assumée.

Par ailleurs, même à prendre au premier degré le genre du manifeste et ce qu'il prétend manifester, on doit bien constater la divergence flagrante entre ce qu'on peut appeler l'éthos *pétitionnaire* des signataires de 1971 – dont le verbe central est « Nous réclamons » – et l'éthos *réactionnaire* de ceux de 2013 – dont les « nous » s'articulent à des « Nous ne céderons pas », « Nous refusons »<sup>20</sup> : les militantes féministes réclamaient un droit, les signataires de *Causeur* refusent qu'on leur retire ce qu'ils estiment être un droit.

Cette dernière remarque permet d'en venir, après la question du genre textuel, à la composante énonciative. Le manifeste parodique<sup>21</sup> offre de ce point de vue une grande homogénéité : d'un bout à l'autre, c'est un seul et même « nous », celui des signataires, qui avance tous les contenus, jusqu'au « Nous proclamons » final – dont la tonalité apparaît ici elle aussi très parodique. Cette configuration ne garde de son modèle de 1971 que la couche supérieure, l'étape conclusive d'un parcours construit en quatre temps progressifs (bien que le texte de 1971 soit beaucoup plus court que celui de 2013) : 1° une série de constats factuels et impersonnels<sup>22</sup> ; 2° un fragment de doxa, en « on », qui vise à rendre compte en réalité d'un tabou social<sup>23</sup> ; 3° une déclaration subjective, qui constitue toutes les signataires en égales dans leur illégalité<sup>24</sup> ; 4° la conséquence immédiate de cette communauté de « je déclare », qui forme ainsi un « nous » qui « réclame » de nouveaux droits<sup>25</sup>. L'enjeu était donc bien ici de faire émerger une parole collective, qui s'ajuste à la réalité des faits et qui répond ainsi au silence de la doxa. Au contraire, l'un des enjeux du manifeste des « salauds » semble plutôt être de se situer par rapport à du *déjà-dit*, de faire de ce brassage interdiscursif le geste même (le seul ?) du manifeste, par lequel s'auto-promeut une communauté *déjà constituée*, celle des « salauds », qui au contraire de celle des femmes avortées ne s'expose à aucun risque d'illégalité. Cette divergence dans les modes d'instanciation énonciative trouve sa trace la plus visible (bien que ténue) dans les emplois indéfinis des désignants en 1971 (« un appel de 343 femmes »), contrastant avec les emplois définis du manifeste de *Causeur* (« le manifeste des 343 “salauds” »)<sup>26</sup> : dans un cas, l'occurrence du discours ne présuppose pas sa propre événementialité, et le collectif qui en émane ne jouit pas d'une identifiabilité préalable ; dans l'autre, le discours se veut *déjà* événement labellisé et attaché à des énonciateurs, les « salauds », dont on présuppose qu'ils sont déjà repérables en tant que groupe – un groupe

<sup>20</sup> « Nous refusons que des députés édictent des normes sur nos désirs et nos plaisirs. [...] Nous ne céderons pas aux ligues de vertu qui en veulent aux dames (et aux hommes) de petite vertu. » (« Le manifeste des 343 “salauds” », *Causeur*, n° 7, novembre 2013, pp. 56-57 ; le texte intégral du manifeste, ainsi que la liste des signataires, sont disponibles sur le site de *Causeur* : URL : <http://www.causeur.fr/touche-pas-a-ma-pute-24765.html>).

<sup>21</sup> Ce terme est à prendre avec précaution. Son emploi vise ici la pratique du détournement formel (et du retournement idéologique qui l'accompagne) ; cela dit, il convoque aussi une dimension ludique, non sérieuse, qui est en réalité contradictoire avec le projet politique, très sérieux lui, des signataires (sur ce point, voir *infra*).

<sup>22</sup> « Un million de femmes se font avorter chaque année en France. Elles le font dans des conditions dangereuses en raison de la clandestinité à laquelle elles sont condamnées, alors que cette opération, pratiquée sous contrôle médical, est des plus simples. » (« Un appel de 343 femmes », *Nouvel Observateur*, n° 334, 5 avril 1971, p. 5)

<sup>23</sup> « On fait le silence sur ces millions de femmes. » (*Ibid.*)

<sup>24</sup> « Je déclare que je suis l'une d'elles. Je déclare avoir avorté. » (*Ibid.*)

<sup>25</sup> « De même que nous réclamons le libre accès aux moyens anticonceptionnels, nous réclamons l'avortement libre. » (*Ibid.*)

<sup>26</sup> Merci à Pascal Durand pour cette suggestion de lecture.

que le « des » présente par ailleurs comme fermé, contrairement à l'ouverture référentielle du « de » dans le manifeste original.

Ces particularités énonciatives placent au centre du manifeste de 2013 le procédé du *recyclage*. Les marques sont en effet nombreuses qui, formellement, signent plus ou moins explicitement les renvois à de l'interdiscours : les guillemets de « salauds », « aux putes » et « sexuellement correct » ; les séquences figées (pouvant éventuellement faire l'objet d'un défigement) ou tournures phraséologiques plus ou moins identifiables<sup>27</sup> ; les sauts énonciatifs qu'on trouve dans « – et n'en ont même pas honte », « – et même d'aimer ça », « (et aux hommes) », sortes d'incises qui semblent dédoubler l'instance énonciative ; enfin les marques traditionnelles de discours rapporté, ou plus justement ici de point de vue rapporté<sup>28</sup>.

On voit à quel point ces marques d'interdiscursivité saturent l'espace du discours ; l'hypothèse qui sera défendue ici est que les fonctions qu'elles remplissent se substituent en bonne part à la communication de la thèse elle-même, ou du moins en brouillent considérablement la lisibilité et concentrent à elles seules la vraie charge polémique du dispositif.

Parmi ces fonctions, on peut citer d'abord la fonction d'anticipation du discours adverse : il s'agit de le faire exister en tant que discours adverse, lui donner des mots et donc, d'avance, le disqualifier pour son hyper-prévisibilité et pour son caractère caricatural<sup>29</sup>.

On voit aussi que, l'anticiper, c'est d'emblée le requalifier (de « combat féministe » en « répression ») – d'où l'intérêt de parler de « point de vue *imputé* ». Cette fonction d'anticipation peut prendre une forme plus implicite, plus précisément sous-entendue, qui laisse au lecteur la responsabilité de reconstituer à sa guise le portrait complet de l'adversaire visé : quand le manifeste précise « pour des raisons qui ne regardent qu'eux », ou encore « et n'en ont même pas honte », il faut entendre que certains voudraient que ces raisons regardent tout le monde, et que ces actes suscitent la honte ; autrement dit, c'est la figure d'une inquisition sur les mœurs qui se dessine là en filigrane, et qui fait par ailleurs écho à l'une des nombreuses obsessions qui parcourent régulièrement le magazine (particulièrement visible lors de « l'affaire DSK » ou de « l'affaire Cahuzac »).

L'interdiscours peut aussi renvoyer au discours adverse, non plus pour l'anticiper ou le requalifier, mais plus simplement pour lui saper son propre socle énonciatif, sa propre consistance en tant que discours à part entière, pour en somme parler à sa place et donc le destituer de toute place. C'est typiquement le procédé à l'œuvre dans la reprise du slogan « Touche pas à mon pote », mais c'est aussi, parfois de manière moins évidente, ce qu'on peut décrire comme une *mention-écho*<sup>30</sup>. Si la mention consiste notamment à faire parler un autre que soi à l'intérieur de son propre discours, alors il semble qu'on peut entendre ce type de dédoublement énonciatif dans le syntagme : « n'auront jamais *le réflexe citoyen de dénoncer*

<sup>27</sup> Voir : « aimer ça », « mette tout en œuvre », « s'occupe de nos fesses », « aujourd'hui [...] demain [...] après-demain [...] », « ligues de vertu », « dames de petite vertu », « touche pas à ma pute ». (« Le manifeste des 343 "salauds" », art. cité)

<sup>28</sup> « Cela ne fait pas de nous les frustrés, pervers ou psychopathes *décrits par les partisans d'une répression déguisée en combat féministe* » et « *ligues de vertu qui en veulent aux dames [...]* » (*Ibid.* ; nous soulignons). Ces points de vue rapportés sont en réalité *reconstruits*, ce qui correspond à ce qu'Alain Rabatel appelle des « points de vue imputés », « méta-représentationnels » (voir Alain Rabatel, « Empathie, points de vue, méta-représentation et dimension cognitive du dialogisme », *Éla. Études de linguistique appliquée*, n° 173, janvier-mars 2014, pp. 27-45).

<sup>29</sup> Voir la première citation à la note précédente.

<sup>30</sup> Voir Alain Berrendonner, *Éléments de pragmatique linguistique*, Paris, Minuit, coll. « Propositions », 1981 [1982 sur le site de la Bnf ?] [non, c'est bien 1981 – j'ai l'exemplaire sous la main], pp. 207-211. Berrendonner remarque « la possibilité d'enchaîner sur de tels échos par des formules du genre "comme on dit", "comme vous dites" » (*ibid.*, p. 208), ce qui s'applique assez bien au cas discuté ci-après. Sur la notion de *mention*, sa place dans la tradition pragmatique et ses liens avec l'ironie, voir aussi Alain Rabatel, « Ironie et sur-énonciation », *Vox Romanica*, n° 71, 2012, pp. 42-76.

ceux de leurs proches qui [...] » (nous soulignons). L'enjeu consiste ici, en reprenant les mots de l'Autre, à en pointer les apories ou la mauvaise foi, non sans jouer, pour qui veut l'entendre, sur la référence historique à un autre contexte où l'acte de *dénoncer* était précisément considéré comme le crime incivique par excellence. Au passage, c'est une autre des techniques rhétoriques fréquentes de *Causeur* que de convoquer l'analogie historique, et particulièrement celle liée à des épisodes fondateurs de l'idéal républicain et progressiste national (essentiellement : les Lumières, la Révolution, la Seconde Guerre mondiale, Mai 68), pour disqualifier les avatars contemporains qui pourtant s'en réclament.

Cela dit, les renvois interdiscursifs ne concernent pas que le pôle de l'adversaire ; ils portent aussi sur d'autres portions du discours social, et en tirent des fonctions tout aussi puissantes. Faire tenir, dans un même texte assez bref, les désignants « putes » et « dames [...] de petite vertu », les syntagmes « s'occupe de nos fesses » et « mette tout en œuvre », témoigne d'une certaine capacité à manier des registres très différents, à se rendre lisible sur le fond de sociolectes parfois diamétralement opposés. C'est encore un trait que l'on trouve à chaque page de *Causeur*, qui peut, en quelques lignes, convoquer une référence à Coluche, puis une à Kierkegaard ou à Benjamin Constant, utiliser la langue la plus relâchée, voire argotique ou ouvertement injurieuse, puis immédiatement la plus soutenue, la plus exigeante, la plus policée. Par ce genre de télescopage, aussi bien linguistique qu'encyclopédique, il s'agit en somme d'assurer une réversibilité complète des lectures et l'inversion permanente des pôles légitimes et illégitimes – tout en maintenant évidemment la frontière symbolique entre les deux : on peut tout aussi bien, et *à la fois*, ironiser sur la culture populaire et y adhérer, ironiser sur la culture élitaires et s'en revendiquer.

Cette perturbation des logiques d'adhésion est encore assurée par ce qu'on peut appeler le jeu des fausses symétries, très prisé par *Causeur* et bien représenté dans le manifeste. Il s'agit ici de convoquer une phraséologie banalisée, reconnaissable (telles les structures : « Aujourd'hui *x*, demain *y* : et après-demain *z* ? », « Contre *x*, choisissez *y* », ou encore les jugements de goût dans leur formulation figée par leur iconisation sur Facebook : « Nous n'aimons pas *x* / Nous aimons *y* »), pour les investir de contenus incommensurables. Que faut-il penser par exemple de la triade « la liberté, la littérature et l'intimité », en tant qu'elle s'oppose à « la violence, l'exploitation, le trafic des êtres humains »<sup>31</sup> ? Comment comprendre le « sexuellement correct » en tant qu'il s'oppose à « vivre en adultes »<sup>32</sup> ? Quelle échelle d'intensité organise les référents « prostitution » et « pornographie » pour laisser supposer un troisième terme dont l'interdiction est prophétisée comme le *summun* de l'inacceptable<sup>33</sup> ? Les structures importées de l'interdiscours servent ici à réorganiser des paradigmes conceptuels et axiologiques qui déplacent singulièrement les logiques d'adhésion spontanées. L'illustration sans doute la plus caricaturale de cette fonction est donnée par le titre en couverture du numéro ici considéré : « Contre les lois anti-prostitution, pour la liberté ». D'un côté de la balance, une cible juridique très précise, présentée elle-même comme répressive (« anti- »), de l'autre, une topique tellement générale qu'elle est fondamentalement irrécusable (« la liberté » : qui est contre ?), ce qui place l'énonciateur dans la position confortable de l'éveilleur de consciences, au-dessus de la mêlée des basses manœuvres politiciennes, du gardien des vraies valeurs de la collectivité.

De sorte que, au final, on voit bien que ces jeux sur l'interdiscours dessinent en creux un éthos de *surénonciateur*<sup>34</sup>, de grand architecte (et grand archiviste) du dicible, dont, pour

<sup>31</sup> « Nous n'aimons ni la violence, ni l'exploitation, ni le trafic des êtres humains. [...] Nous aimons la liberté, la littérature et l'intimité. » (*Ibid.*)

<sup>32</sup> « Contre le sexuellement correct, nous entendons vivre en adultes. » (*Ibid.*)

<sup>33</sup> « Aujourd'hui la prostitution, demain la pornographie, qu'interdira-t-on après-demain ? » (*Ibid.*)

<sup>34</sup> Sur ce concept, voir les travaux d'Alain Rabatel, en particulier : A. Rabatel, « Les postures énonciatives dans la co-construction dialogique des points de vue : coénonciation, surénonciation, sousénonciation », in Jacques



récapituler, les facettes seraient celles : du dévoilement authentique (la vérité sous l'apparence), du seul contre tous (mais aussi paradoxalement du porte-parole des sans-voix), de l'ironiste-historien, du déclassé (ou transfuge permanent)<sup>35</sup>.

Or, ce qui frappe dans ces facettes d'éthos, et qui encore une fois tranche singulièrement avec l'éthos pétitionnaire très monolithique du manifeste pour le droit à l'avortement, c'est qu'elles alternent en permanence l'assomption pleine et le second degré, la subjectivité et l'effacement, le témoignage et le collage ; en une formule : *la radicalité et la rigolade*<sup>36</sup>. C'est sans doute cela qui est perçu comme le plus insupportable dans ce manifeste, et plus généralement dans *Causeur* : leur discours investit le lieu d'une critique radicale, tout en refusant le ton de sérieux et l'engagement énonciatif qu'implique traditionnellement l'investissement d'un tel lieu.

### Des « salauds » en salon

Au-delà de ses manifestations ponctuelles, comme dans le cas du manifeste, l'enjeu de cette rhétorique, dans son itération et sa transversalité au fil des pages du magazine, est peut-être de convertir la grille de lecture du social en termes de *positionnements idéologiques*, en une grille de lecture en termes de *styles de vie*. En effet, les jeux sur l'interdiscours, les variantes de l'éthos surénonciateur, et par ailleurs plusieurs topiques obsessionnelles du magazine – à commencer par son titre même –, renvoient à une norme de comportement qui est celle du salon mondain<sup>37</sup>, avec ses règles de civilité très incorporées, sa rhétorique de la joute verbale et sa fonction de réverbération du discours social. C'est ce modèle de sociabilité discursive, par ailleurs très prototypique d'un imaginaire de la France classique, qui est invoqué lorsque Élisabeth Lévy en appelle, très fréquemment, à la « dispute civilisée », au « combat à la loyale »<sup>38</sup>, invite ses contradicteurs à s'exprimer dans les pages de son magazine, s'adresse à ses « chers lecteurs » comme à des habitués de ses causeries, oppose encore le « savoir-vivre » et la « courtoisie républicaine à laquelle nous sommes attachés »<sup>39</sup>, face aux pièges du multiculturalisme, ou revendique encore « le droit à la critique et à la rigolade »<sup>40</sup>.

---

Bres *et al.* (dir.), *Dialogisme et Polyphonie. Approches linguistiques. Actes du colloque de Cerisy*, Bruxelles, De Boeck-Duculot, coll. « Champs linguistiques. Recueils », 2005, pp. 95-110 ; Alain Rabatel, « Ironie et sur-énonciation », art. cit. L'emploi qui est fait ici de la sur-énonciation correspond à un sens un peu plus lâche de la notion qui, dans son acception technique, est définie comme « la coproduction d'un PDV [= « point de vue »] surplombant de L1/E1 [= le locuteur/énonciateur premier] qui reformule le PDV de e2 en paraissant dire presque la même chose tout en modifiant à son profit le domaine de pertinence du contenu ou son orientation argumentative » (*ibid.*, p. 64). Or, ici, il est clair que les « salauds » inversent radicalement les polarités du discours reproduit/reconstruit en mention.

<sup>35</sup> Tous traits qui recourent le portrait que Marc Angenot a dressé du pamphlétaire dans son livre déjà cité, *La Parole pamphlétaire*, éd. citée.

<sup>36</sup> Si par « rigolade » on entend une forme de légèreté et d'impudence, qui n'empêche pour autant que les signataires adhèrent vraiment aux thèses avancées dans leur manifeste [phrase difficile à lire comme telle] [OK, supprimons-la alors ; je vois bien ce qui pose problème, mais je ne trouve pas d'autre solution : pas de problème pour la supprimer]. Cette *monstruosité* énonciative (au sens étymologique du terme) permet de comprendre, sur le plan rhétorique, ce qui est difficilement compréhensible d'un point de vue sociologique, quand on s'avise que la liste des signataires du manifeste fait se côtoyer des noms comme Éric Zemmour et Frédéric Beigbeder, Renaud Camus et Nicolas Bedos (qui s'est par ailleurs assez vite repenti d'avoir signé), dont on voit mal les propriétés qui les rassemblent.

<sup>37</sup> *Causeur* se présente sur son site comme proposant des « salons de réflexions », ce qui constitue une référence assez explicite au salon mondain. Merci à Sarah Sindaco pour cette précision.

<sup>38</sup> *Causeur*, n° 7, novembre 2013, p. 9.

<sup>39</sup> *Causeur*, n° 1, avril 2013, p. 33.

<sup>40</sup> *Causeur*, n° 7, novembre 2013, p. 52.

Ainsi, la rhétorique de *Causeur* travaille-t-elle à redéfinir les conditions mêmes du débat d'idées et, ce faisant, à ringardiser, à mettre hors-jeu, les positions qui s'expriment hors de ce cadre. Si les « salauds » ont droit de cité et sont dignes de l'intérêt et de la curiosité des esprits les plus avisés, c'est qu'ils incarnent au plus haut degré cette norme de la mise en discours, qui est avant tout une norme de l'orchestration des discours des autres et de l'organisation de leur archive.